CHAPITRE III.

LES ÉCOLES SYRIENNES.

Les écoles de Syrie furent les antagonistes de l'école d'Alexandrie, sur le terrain de l'exégèse biblique. Elles défendirent le sens littéral des Saintes Écritures contre les exagérations d'Origène. Elles n'eurent garde sans doute de nier l'existence du sens allégorique, qui est fondé sur le témoignage du texte sacré lui-même, mais elles n'en usèrent que sobrement et s'attachèrent avant tout à l'étude du sens grammatical et historique.

Il faut distinguer, dans les écoles de Syrie, celles dans lesquelles on parlait le syriaque, c'est-à-dire les écoles de Nisibe et d'Édesse, et celle dans laquelle on parlait le grec, c'est-à-dire l'école d'Antioche. Il existait entre elles des liens fort étroits et leur méthode était la même; mais, outre la différence de la langue, elles avaient, sur quelques points, des opinions particulières.

Le plus illustre représentant de l'école exégétique qui ait écrit en langue syriaque est le diacre d'Édesse, S. Éphrem (vers 320-379.) Il fut tour à tour chef de l'école de Nisibe et de l'école d'Édesse[1]. Théologien et poète, orateur et exégète, il a laissé dans l'histoire de l'Église, surtout en Orient, une trace profonde, par le souvenir de ses vertus

[1] Voir Assemani, *Bibliotheca orientalis*, t. III, p. II, p. 924; Lengerke, *Commentatio de Ephræmo Syro Sacræ Scripturæ interprete*, 1828, p. 3.

comme par l'influence de ses écrits[1]. Pendant plusieurs siècles, dans toutes les régions de l'Asie occidentale où se parlait l'antique langue d'Aram, les habitants du pays ont chanté les poèmes dans lesquels le plus grand écrivain de leur langue avait célébré les vérités chrétiennes.

Il nous est resté de lui deux commentaires de la Genèse dans lesquels il explique en détail chacun des versets du récit de la création[2].

S. Éphrem rejette expressément la création simultanée de l'école d'Alexandrie. « Il n'est pas permis de soutenir, dit-il, que ce qui a été créé en plusieurs jours a été produit en un moment[3]. » D'après lui, le premier verset de la Genèse nous fait connaître la création élémentaire, celle de la matière première ou des parties qui composent l'univers, le ciel et la terre, dans leur substance[4] qui fut tirée du néant[5]. « La lumière qui fut créée le premier jour et toutes les autres choses qui furent produites ensuite furent tirées de quelque chose » de préexistant[6].

[1] « L'Église de Syrie, a bien dit M. J. P. Charpentier, eut dans un même homme son Grégoire et son Basile, son poète et son orateur : cet homme fut S. Éphrem. » *Études sur les Pères de l'Église*, 1853, t. II, p. 199.

[2] Uhlemann a étudié longuement la cosmologie de S. Éphrem dans la *Zeitschrift für die historische Theologie*, 1833, t. III, p. 104-300; *Die Schöpfung; eine historisch-dogmatische Entwickelung der Ansichten Ephräms des Syrers, verglichen mit den Ansichten der ältern Griechischen Philosophen, so wie mit den Darstellungen der ersten Chrislichen Kirchenlehrer bis auf Augustin.*

[3] S. Éphrem, *Opera syr.*, t. I, p. 6, A 5. Il condamne expressément le système allégorique des Alexandrins, t. I, p. 6, A 5 : « Que personne ne croie que des allégories (ܬܪܓܘܡܐ, *ṭourgomé*') sont contenues dans l'œuvre des six jours. » Il ne nie point, d'ailleurs, qu'il n'y ait dans l'Écriture un sens spirituel et il le donne souvent. T. I, p. 112, C 7 et suiv.

[4] S. Éphrem, *Opera syr.*, t. I, p. 6, A2, C2, B3, B5. Cf. Hymnes XIV et XLII-XLIX, t. II, p. 467 et suiv.; 534-546.

[5] S. Éphrem, *ibid.*, t. I, p. 12, C 6, où il explique très bien que ברא, *bârâ'*, signifie « tirer du néant. »

[6] S. Éphrem, *Opera syriaca*, t. I, p. 12, C4 et suiv. — L'opinion que

Les jours génésiaques sont des jours de vingt-quatre heures. La lumière fut créée le premier jour mosaïque, douze heures avant la fin de son cours, c'est-à-dire avant le premier soir mentionné par la Bible[1]. Cette création eut lieu le premier jour de Nisan, qui est le premier mois de l'année hébraïque. La preuve qu'en donne S. Éphrem, c'est qu'à cette époque, au printemps, les jours et les nuits sont égaux et de douze heures chacun[2]. Avant le premier jour l'abîme des eaux « enveloppait la terre de six côtés, comme l'enfant qui est encore renfermé dans le sein de sa mère[3]. » Quand, après la séparation de la terre et des eaux, la lumière eut été créée, les plantes et les arbres apparurent sur la terre, le troisième jour; preuve nouvelle que la création eut lieu au printemps, puisque c'est l'époque où les arbres reverdissent et se couvrent de fleurs.

La lumière primitive joua un grand rôle dans l'œuvre des premiers jours. « Parce que la lumière avait été créée bonne, elle servit trois jours par son lever. Elle servit aussi à la fructification et à la production de tout ce que la terre porta pendant ces trois premiers jours; après ces trois jours, le soleil parut au firmament, afin d'amener à maturité ce

Dieu n'a fait qu'ordonner, pendant les cinq jours qui suivirent le premier, ce qu'il avait créé d'abord, est déjà clairement exprimée dans un fragment qui nous reste de S. Hippolyte sur la Genèse : « Τῇ μὲν πρώτῃ ἡμέρᾳ ἐποίησεν ὁ Θεὸς, ὅσα ἐποίησεν, ἐκ μὴ ὄντων. Ταῖς δὲ ἄλλαις οὐκ ἐκ μὴ ὄντων, ἀλλ' ἐξ ὧν ἐποίησε τῇ πρώτῃ ἡμέρᾳ, μετέβαλεν, ὡς ἠθέλησεν. *In Gen., Patr. gr.*, t. x, col. 585.

[1] S. Éphrem, *Opera syr.*, t. I, p. 8, A 7 et suiv. — Il appelle la lumière primitive, ܢܗܝܪܐ, *nahîro'*, « substance lumineuse. » *Ibid.*, F 5.

[2] S. Éphrem, *Opera syr.*, t. I, p. 9, A 3 et suiv. — Plusieurs autres Pères ont dit de même, S. Cyrille Hier., *Catech.* XIV, 10, t. XXXIII, col. 836; cf. S. Greg. Naz., *Orat. in Pascha*, XLV, t. XXXVI, col. 641; S. Ambroise, *Hexaem.*, l. I, c. IV, n° 13, t. XIV, col. 128.

[3] S. Éphrem, *Opera syr.*, c. I, p. 116, F 2 et suiv.

que la lumière primitive avait d'abord produit[1]. » « La terre fut en premier lieu fécondée par la lumière et par l'eau[2]. »

Cette lumière, qui était au commencement errante comme une nuée brillante (*arfno' nahrio' ith*), semblable au soleil lorsqu'il se lève ou à la colonne qui guidait les Hébreux dans le désert, illuminant la terre par sa substance ou par ses rayons (*beyad denkhêh*)[3], fut attachée, le quatrième jour, au soleil, à la lune et aux étoiles[4].

Par « l'*esprit* qui était sur la face des eaux, » il entend le vent qui agitait les eaux et les mettait en mouvement, et aussi le Saint Esprit. « Le vent souffla parce qu'il avait été créé pour cela[5]. » Mais « sache également que quand l'Écriture parle de la puissance créatrice de Dieu, elle ne représente pas l'Esprit de Dieu comme un être créé et produit, voltigeant avec lui sur la surface des eaux, elle parle de l'Esprit Saint qui réchauffe et fructifie les eaux, pour les rendre capables de produire, comme la poule qui est assise sur les œufs, les réchauffe en les couvant et les fait éclore. L'Écriture nous donne en même temps une image du saint baptême[6]. »

[1] S. Éphrem, *Opera syr.*, t. I, p. 9, E 4 et suiv. — Dans un *Hexaméron*, conservé en éthiopien, qui est attribué à S. Épiphane, mais est réellement d'origine syriaque, il est dit que Dieu fit la lumière avec le feu. E. Trumpp, *Das Hexaemeron des Pseudepiphanius. Aethiopischer Text verglichen mit dem arabischen Originaltext und deutscher Uebersetzung*, dans les *Abhandlungen der k. baier. Akademie der Wissenschaften*, in-4°, Munich, 1882, t. XVI, p. 225.

[2] S. Éphrem, *ibid.*, p. 10, B 8 et suiv.

[3] S. Éphrem, *ibid.*, t. I, p. 9, A 8 et suiv.

[4] S. Éphrem, *ibid.*, t. I, p. 9, F 1 et suiv. Cf. p. 123, E 6 et suiv.

[5] S. Éphrem, *ibid.*, t. I, p. 8, E 7, p. 14, E 1. S. Basile donne cette opinion comme celle de S. Éphrem, *Hom. II in Hexaem.*, 6, t. XXIX, col. 44; de même S. Ambroise, *Hexaem.*, l. I, c. VIII, n° 29, t. XIV, col. 139; S. Augustin, *De Genesi ad litt.*, l. I, c. XVIII, n° 36, édit. Gaume, t. III, col. 218.

[6] *Opera syr.*, t. I, p. 118, A 2 et suiv. Cette dernière explication n'est

S. Éphrem croit que le centre de la terre est rempli de feu[1]. Ce feu est visible au nord de la terre, là où s'élèvent les hautes montagnes de glace qu'on appelle verrues de la terre. La flamme y jaillit comme un fleuve embrasé dont les ardeurs adoucissent pour les habitants de cette contrée les rigueurs de l'hiver[2].

Dieu plaça le soleil à l'orient de la voûte céleste, le quatrième jour. La lune fut placée à l'occident, là où le soleil se couche; les étoiles furent mises entre ces deux astres. La lune fut créée dans son plein, telle qu'elle est le 15 nisan, au moment où la durée de la nuit égale celle du jour[3]. Quand le soleil se leva sur la terre, à la voix du Créateur, il était déjà vieux de quatre jours; cet astre n'est en effet que la concentration de la lumière primitive, créée le premier

pas donnée dans le commentaire de la Genèse. Uhlemann est même porté à croire qu'elle n'est pas de S. Éphrem mais de Jacques d'Édesse, *Zeitschrift für historische Theologie*, 1833, p. 182. Elle se trouve en effet dans les *Collectanea* de S. Éphrem et de Jacques d'Édesse. Sur l'*Hexaméron de Jacques d'Édesse*, voir P. Martin, dans le *Journal asiatique*, 1888, partie I, p. 155-219, 401-490.

[1] S. Éphrem, *Opera syr.*, t. I, p. 12, F 3 et suiv.; p. 121, B 7 et suiv. Les Pythagoriciens paraissent avoir admis, dans l'antiquité, l'existence du feu au centre de la terre, Aristote, *De cœlo*, II, 13, nº 1, *Opera*, édit. Didot, p. 403. Voir J. Schwarcz, *On the facture of geological attempts in Greece prior to the epoch of Alexander*, Londres, 1862; Ch. Sainte-Claire, Deville, *Coup d'œil historique sur la géologie et sur les travaux d'Élie de Beaumont*, leçon IV, Paris, 1878, p. 89 et suiv. — Cf. S. Basile, *Hom. II in Hexaem.*, c. III, t. XXIX, col. 33; S. Grégoire de Nysse, *Hexaem.*, t. XLIV, col. 72 et 93; Sévérien de Gabales, *Orat. I de mundi creat.*, c. V, Migne, *Patr. gr.*, t. LVI, col. 435.

[2] S. Éphrem, *Opera syriaca*, t. I, p. 121, F 5 et suiv.

[3] S. Éphrem, *ibid.*, t. I, p. 16, E 5 et suiv. — Cf. S. Ambroise, *Hexaem.*, l. IV, c. II, 7, t. XIV, col. 190; Sévérien de Gabales, *Orat. III de creat.*, c. II, col. 449. — S. Augustin n'approuve pas qu'on s'occupe de ces questions minutieuses, *De Genesi ad litteram*, l. II, c. XV, nº 30, t. XXXIV, col. 275-276 : « Qualis luna facta sit, multi loquacissime inquirunt; atque utinam inquirentes loquantur, ac non potius docere conantes! Dicunt enim

jour cosmogonique, et il lui est par conséquent foncièrement identique[1].

Parmi les interprètes, les uns pensent que les oiseaux furent tirés du sein des eaux, les autres le nient. Le texte sacré[2] paraît susceptible de cette double interprétation. S. Éphrem admet que les oiseaux, cet ornement de l'air, comme les astres le sont des cieux et les fleurs de la terre[3], ont été tirés des eaux, et il nous les représente poétiquement « s'élevant en troupe du sein des ondes[4]. »

Une partie des opinions de S. Éphrem fut acceptée par l'école d'Antioche qui admettait, d'ailleurs, les mêmes principes d'exégèse.

ideo plenam factam, quia non decebat ut Deus imperfectum aliquid illo die faceret in sideribus, quo scriptum est quod facta sunt sidera. Qui autem resistunt, dicunt : Ipsa ergo debuit prima luna dici, non quarta decima; quis enim incipit ita enumerare? Ego autem medius inter istos ita sum, ut neutrum asseram; sed plane dicam, sive primam sive plenam lunam Deus fecerit, fecisse perfectam. »

[1] S. Éphrem, *Opera syriaca*, t. I, p. 17, C 7 et suiv. — Cf. Sévérien de Gabales, *Orat. III de creat. mundi*, c. II, col. 449.

[2] Gen., I, 20.

[3] Jacques d'Édesse, dans les *Opera syriaca* de S. Éphrem, t. I, p. 127, E 1.

[4] S. Éphrem, *Opera syr.*, t. I, p. 18, A 5. — Le poète Marius Victor dit :

Hinc volucres quoque molle genus traxere vigorem,
Nam liquidas dum format aquas, immissaque pontum
Vita subit, fervent multo tumida æquora partu :
Nec satis est pisces genus omne exurgere quodque
Squammea turba salo summas evadit in undas :
Ni volitans in aquis sensim natat æthere puro
Æthereas volucris contingere docta recessus;
Ergo materies avibusque et piscibus una est.

Commentariorum in Genesim libri tres, l. I, Migne, *Patr. lat.*, t. LXI, col. 941.

L'école exégétique d'Antioche[1] est, en effet, dans l'antiquité, le grand champion du sens littéral des Saintes Écritures, et si l'on devait lui reprocher quelque excès, ce serait, à l'encontre de l'école d'Alexandrie, d'avoir attaché trop peu d'importance au sens allégorique.

Nous allons trouver, par conséquent, chez les écrivains de la capitale de la Syrie, des opinions opposées à celles de Clément et d'Origène. Les œuvres des plus anciens d'entre eux sont perdues[2]. Le premier, dont les idées nous sont connues par des fragments conservés dans d'autres auteurs, est Théodore de Mopsueste (vers 350-428). Il fut le compagnon d'études et l'ami d'enfance de S. Jean Chrysostome, à l'école[3] de Diodore de Tarse, mais il eut depuis le malheur d'être le précurseur du Nestorianisme. Photius nous apprend que Théodore fuyait autant que possible les allégories pour s'attacher au sens historique[4]. D'après Philopon, il admettait la création progressive et il enseignait, en particulier, que les ténèbres n'avaient disparu que peu

[1] Dans le livre II de S. Théophile d'Antioche à Autolycus, se trouve le plus ancien Hexaméron (il emploie le mot, nº 12, col. 1069), qui nous ait été conservé. Mais il n'est pas écrit selon la méthode de l'école qui devait dominer plus tard à Antioche. Quoiqu'il n'explique pas la création dans un sens purement allégorique comme les Alexandrins, il n'en tire guère que des leçons morales. Voir Migne, *Patr. gr.*, t. XI, col. 1072 et suiv. Voir aussi L. Paul, *Die Interpretation der Schöpfungsgeschichte bei den Apologeten Theophilus*, dans les *Jahrbücher für prot. Theol.*, 1880, p. 717-744.

[2] Ainsi d'Eusèbe d'Émèse (mort vers 360), il ne nous reste que quatre ou cinq passages conservés par les Chaînes. Ils sont d'ailleurs caractéristiques de sa méthode littérale. Par exemple, il observe que le mot אד, *'éd*, de Genèse, II, 6, ne signifie pas « source, » comme l'ont traduit les Septante, mais « un nuage ou une vapeur très épaisse. » Eusèbe d'Émèse, *Fragm. comm. sup. Gen.*, édit. Augusti, 1829.

[3] Ἀσκητήριον; Socrate, *Hist. Eccles.*, VI, 3, *Patr. gr.*, t. LXVII, col. 665.

[4] Photius, *Bibliotheca*, Codex XXXVIII, Migne, *Patr. gr.*, t. CIII, col. 72.

à peu devant l'apparition graduelle de la lumière[1]. Il croyait que Dieu n'avait créé qu'un couple de chaque espèce d'animaux.

Le représentant le plus illustre de l'école d'Antioche, celui qui a jeté sur elle le plus vif éclat, est S. Jean Chrysostome (vers 347-407). Sa science exégétique égala son éloquence. Nous possédons encore de lui deux commentaires de la Genèse en forme d'homélies, l'un abrégé, qui ne traite que les points principaux en huit discours, l'autre développé, en soixante-sept homélies, dont les douze premières se rapportent à la cosmogonie mosaïque. Les deux explications de la Genèse ont été prêchées à Antioche, la première en 386, la seconde vers 395. On y reconnaît visiblement l'influence de S. Éphrem et des autres maîtres des écoles syriennes; néanmoins plusieurs de ses interprétations sont originales. En voici le résumé.

Moïse a décrit en détail et avec beaucoup d'exactitude la création du monde, sous l'inspiration du Saint Esprit; c'est Dieu lui-même qui a dirigé la langue du prophète[2].

Le grand orateur compare le Créateur à un architecte qui élève, par assises, un vaste édifice. Mais Dieu, à l'opposé de l'homme, commence par en haut le monument qu'il veut construire : il produit d'abord le ciel, comme le toit du monde et il crée ensuite la terre comme son fondement. « Qui a jamais vu, qui a jamais entendu une telle chose, s'écrie-t-il?... Ne cherchons donc pas à raisonner curieusement sur les œuvres de Dieu, mais que ces œuvres nous servent à nous faire admirer leur auteur[3]. » L'exégète d'An-

[1] J. Philopon, *De mundi creatione*, l. I, c. VIII et suiv., dans Gallandi, *Bibliotheca veterum Patrum*, t. XII, p. 480 et suiv. Philopon dit aussi que Théodore de Mopsueste admettait que le déluge de Noé n'avait pas été universel. *Ibid.*, l. I, c. XIII, p. 486.

[2] S. Jean Chrysostome, *Hom. VII in Gen.*, 4, t. LIII, col. 65. Cf. *Hom.* II, 2, col. 27-28.

[3] S. Jean Chrysostome, *Hom. II in Gen.*, 2, t. LIII, col. 30.

tioche n'a qu'un but, expliquer littéralement le texte sacré pour élever l'âme à Dieu et instruire, sans satisfaire une vaine curiosité.

S. Jean Chrysostome rejette la théorie alexandrine de la création simultanée : il la répudie formellement dans son homélie II sur la Genèse. Assurément Dieu pouvait créer l'univers entier en un clin d'œil, mais il ne le voulut point; il daigna se mettre au contraire, en quelque sorte, à notre portée, en se conformant à notre manière d'agir et de produire; il se proposa aussi de nous montrer par là que ce monde n'était pas l'œuvre du hasard, mais d'une sage Providence qui règle tout avec poids, nombre et mesure[1].

L'esprit de Dieu qui était porté sur les eaux est, d'après lui, une force motrice et vitale : « Il me semble, dit-il, que ces mots signifient qu'il y avait dans les eaux une énergie (ἐνέργεια) vitale; ce n'était pas simplement de l'eau stagnante et immobile, mais de l'eau mobile et contenant une force (δύναμιν) de vie; car ce qui est immobile est tout à fait inutile, mais ce qui se meut sert à beaucoup de choses[2]. »

S. Jean Chrysostome pense que les astres ont été créés après les végétaux afin de montrer aux hommes, enclins à adorer le soleil et la lune, que les sphères célestes n'ont en elles rien de divin[3]. Il n'établit aucun rapport entre la lumière du soleil et la lumière créée le premier jour. Il n'adopte donc pas l'opinion de S. Éphrem, que nous avons mentionnée plus haut[4]. Il croit que le soleil et les astres ont été créés le quatrième jour.

[1] S. Jean Chrysostome, *Hom. III in Gen.*, 3, t. LIII, col. 35. Il dit plus loin : Διαιρεῖ σαφῶς καὶ τὴν τῶν γινομένων τάξιν, καὶ τῶν ἡμερῶν τὸν ἀριθμόν. *Hom. VII in Gen.*, 4, col. 65.

[2] S. Jean Chrysostome, *Hom. III in Gen.*, 1, t. LIII, col. 33.

[3] S. Jean Chrysostome, *Hom. VI in Gen.*, 4, t. LIII, col. 58. C'est la raison que donnent tous les Pères qui se sont posé la même question. Voir aussi *Hom. V*, 4, col. 51-52.

[4] Voir plus haut, p. 42-43.

Contrairement à beaucoup d'autres Pères et aux opinions courantes, qui acceptaient le système de Ptolémée, S. Jean Chrysostome n'admet qu'un seul ciel[1].

Le saint docteur refuse d'ailleurs, de parti pris, d'expliquer par des hypothèses ce qu'il ignore : « Qu'est-ce que le firmament, me demandera quelqu'un? Est-ce de l'eau congelée, ou de l'air condensé, ou quelque autre substance? Aucun homme sage ne tranchera témérairement la question. Il convient d'accepter en toute simplicité la parole (de Dieu) et de ne pas vouloir scruter ce qui est au-dessus de notre intelligence : ce que nous devons savoir et retenir, c'est que le firmament a été produit par l'ordre du Seigneur[2]. »

S. Jean Chrysostome sort cependant de cette prudente réserve en ce qui concerne les fondements de la terre, et c'est pour tomber dans une erreur scientifique, en poussant à l'extrême l'application du principe du littéralisme de l'école d'Antioche : il prétend que la terre repose réellement sur les eaux, parce que la Sainte Écriture dit : *Il a affermi la terre sur les eaux*[3] : il ne prend pas garde que c'est là une simple comparaison et que les règles les plus évidentes de l'herméneutique obligent à distinguer le sens métaphorique du sens propre, et par conséquent à ne pas prendre des images pour des affirmations scientifiques.

[1] S. Jean Chrysostome, *Hom. IV in Gen.*, 3, t. LIII, col. 42. Cf. S. Ambroise, *Hexaem.*, II, c. I, n° 5, t. XIV, col. 157.

[2] S. Jean Chrysostome, *Hom. IV in Gen.*, 3, t. LIII, col. 42. Il avait déjà fait la même observation d'une manière générale et presque dans les mêmes termes en commençant l'explication de l'Hexaméron, *Hom. II*, 2, col. 28 : « Recevons en toute simplicité la parole (de Dieu), ne nous élevons pas au-dessus de la mesure de notre intelligence et ne recherchons pas curieusement ce qui est au-dessus de nous. » L'érudition est d'ailleurs presque toujours absente du commentaire de S. Jean Chrysostome, et c'est un des traits par lesquels il diffère de l'Hexaméron de S. Basile.

[3] Ps. CXXXV, 6. — S. Jean Chrysostome, *Hom. XII in Gen.*, II, 2, 4, t. LIII, col. 100, 102.

S. Basile a évité soigneusement cette confusion et a très justement remarqué que ces paroles du Psalmiste ne sont qu'une image, comme nous le verrons bientôt.

Les éditions complètes des œuvres de S. Jean Chrysostome[1] contiennent six discours de Sévérien (mort vers 408) évêque de Gabales en Syrie, qui roulent sur l'œuvre des six jours. Il était contemporain de son illustre compatriote, mais plus jeune que lui. Jean, devenu archevêque de Constantinople, avait été son protecteur, ce qui n'empêcha pas Sévérien, oublieux de cette protection, de se ranger plus tard parmi les ennemis de son bienfaiteur. Il n'oublia pas cependant ses enseignements, et son commentaire n'est guère que l'écho de ceux de son maître et de S. Éphrem.

Il enseigne avec beaucoup de précision que Dieu créa d'abord la matière première; il paraît placer cet acte au premier jour; les jours suivants, le Créateur ne fit que façonner et mettre en œuvre ce qu'il avait primitivement créé. « Dieu fit toutes choses dans l'espace de six jours, dit-il. Mais le premier jour diffère des suivants; car le premier jour Dieu produisit du néant[2] et, à partir du second jour, il ne tira rien du néant, mais il transforma à son gré ce qu'il avait créé le premier jour... Dieu créa donc, le premier jour, la matière première[3] et les jours suivants il ne fit que

[1] *Sancti Joannis Chrysostomi Opera*, t. VI, Migne, *Patr. gr.*, t. LVI, col. 429 et suiv. Sévérien manque de la réserve et de la mesure qui caractérisent S. Jean Chrysostome dans son commentaire de la Genèse. Montfaucon lui reproche justement, t. LVI, col. 429 *bis*, sa loquacité. Peut-être est-il cependant trop sévère quand il dit : « Ubi facundiam vult exhibere, ibi futilia loquitur : rerum naturalium perquisitionem plerumque aggreditur et ad nauseam usque explorat, suoque more, nimirum inepte, edisserit;... ita de mundo quem rotundum esse negat, de igne, de aqua, plus quam satis esset, agit. »

[2] Ἐκ μὴ ὄντων.

[3] Ὕλας τῶν κτισμάτων.

donner la forme et la beauté à la matière déjà créée[1]. »

Les ténèbres primordiales sont pour lui le produit des nuages et des vapeurs qui s'élèvent de la mer primitive[2]. Il accepte sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, les explications de S. Éphrem.

Quant à la création des astres, il l'explique de la manière suivante, conformément aux principes qu'il avait posés : « De quoi Dieu a-t-il fait le soleil, la lune et les étoiles? demande-t-il. Nous avons dit que Dieu avait tout tiré du néant le premier jour et qu'il s'était servi, les jours suivants, de ce qui existait déjà. D'où vient donc le soleil? De la lumière créée le premier jour. Le Créateur la transforma à son gré, de diverses manières; il en fit ici la matière de la lumière, là les étoiles, semblable à l'orfèvre qui réunit premièrement une masse d'or, et qui en frappe ensuite des médailles diverses[3]. »

Le monde n'a pas la forme d'une sphère, mais celle d'une tente[4]. Nous verrons bientôt son imitateur Cosmas Indicopleuste, défendre longuement cette opinion.

Théodoret, évêque de Cyr, sur l'Euphrate (386-vers 458), s'inspira plus encore que Sévérien de Gabales des commen-

[1] Τὴν μόρφωσιν καὶ τὴν διακόσμησιν τῶν κτισμάτων. Sévérien, *De mundi creat., Orat.* I, n° 3-4, t. LVI, col. 433.

[2] *Ibid.*, I, 5, col. 435.

[3] *Ibid.*, III, 4, col. 449.

[4] *Ibid.*, 4-5, col. 452 et suiv. — S. Jean Chrysostome a plusieurs fois cité le texte d'Isaïe, XL, 22, *Statuit cœlum sicut fornicem*, sur lequel s'appuie Sévérien pour nier la sphéricité de la terre, mais jamais le grand orateur ne semble le prendre au pied de la lettre. *De incomprehensibili Dei natura*, Orat. II, 3, t. XLVIII, col. 713; *Ad populum Antioch. hom.* X, 4, t. XLIX, col. 116; *hom.* XII, 2, *ibid.*, col. 128. S. Jean Chrysostome nie d'ailleurs, et son opinion est celle de l'école d'Antioche (voir Petau, *De sex dierum opificio*, l. I, c. XII, § III, t. IV, p. 289), la sphéricité de la terre, *Hom.* XVI *in Epist. ad Hebr.*, n° 1, t. LXIII, col. 111. — Parmi les œuvres faussement attribuées à S. Justin se trouvent des *Questions* sur divers points d'exégèse et de théologie. L'auteur était syrien et vivait

taires de ses prédécesseurs[1]. Il emprunta même aux Alexandrins. Il appartient cependant à l'école syrienne, parce qu'il fut un des partisans les plus décidés du sens littéral.

Dans ses *Questions sur la Genèse*, il a traité tous les points qui se rapportent à la cosmogonie biblique, mais il n'est le plus souvent qu'un simple compilateur, citant les opinions d'autrui, sans se prononcer lui-même. Il admet la distinction des jours. Comme S. Basile, il pense que les ténèbres primitives avaient pour cause la projection de l'ombre céleste[2]. Dieu tira les astres de la lumière primitive[3]. Par l'esprit de Dieu qui était porté sur les eaux, Théodoret entend l'air[4]. Dans l'une de ces questions, il examine pourquoi Dieu créa d'abord les plantes, puis les astres et enfin les animaux. Il répond : « Les animaux ont des yeux, ils n'auraient pu supporter l'excès de la lumière. La lumière, distribuée dans de grands et de petits luminaires, fut mise à la portée de leur vue. Les plantes sont privées des sens[5]. » Il admet, comme Théodore de Mopsueste, que lorsque les espèces animales furent créées, elles ne comprenaient pas chacune un nombre considérable d'individus, mais deux seulement[6].

au ve siècle, Migne, *Pat. gr*, t. VI, p. 1241. Il n'admet pas la sphéricité du ciel, *Quæstiones ad orthodoxos*, q. LIX, col. 1300-1301; cf. q. XCIII, col. 1333; q. CXXX, col. 1382. Dans la q. LXII, col. 1304, il cherche à expliquer, mais sans donner de réponse bien claire, comment les trois premiers jours ont pu se produire, avant la création du soleil.

[1] Sur l'exégèse de Théodoret, voir Diestel, *Bibel und Naturkunde*, dans les *Theologische Studien und Kritiken*, 1866, p. 229 et suiv.

[2] Théodoret, *Quæst. in Gen.*, I, Int. VI, Migne, *Patr. gr.*, t. LXXX, col. 88 : Τῇ σκιᾷ τοῦ οὐρανίου σώματος. Il explique très bien la nature des ténèbres, Interr. VII, col. 88.

[3] Théodoret, *ibid.*, Int. XIV, col. 96.

[4] Théodoret, *ibid.*, Int. VIII, col. 89.

[5] Théodoret, *ibid.*, Int. XVI, col. 96.

[6] *Ibid.*, Int. XVII, col. 97. Cf. sur l'opinion des Syriens à ce sujet, *Quæst. et respons. ad orthodoxos*, q. 49, Migne, *Patr. gr.*, t. VI, col. 1293.

Un marchand égyptien, originaire d'Alexandrie, nommé Cosmas et surnommé Indicopleuste, à cause de ses voyages dans l'Inde, écrivit vers 535, après s'être fait moine, une *Topographie chrétienne ou sentiment des chrétiens sur le monde*[1], dans laquelle il traite la plupart des questions qui se rattachent à la cosmogonie biblique, mais s'occupe surtout de la forme de la terre. Il emprunte aux écrivains ecclésiastiques antérieurs ce qui lui paraît le plus plausible sur le premier chapitre de la Genèse[2]; il ne s'astreint pas d'ailleurs à un ordre bien sévère, et il parsème son œuvre d'anecdotes et d'observations recueillies dans ses voyages; quelques-unes sont fort intéressantes.

Toutes ses idées scientifiques sont loin d'être justes; il rejette souvent des opinions exactes en s'appuyant sur de mauvaises raisons. D'après lui, ce sont les Babyloniens qui ont enseigné les premiers que la terre est sphérique[3]; mais, dit-il, leur opinion est fausse, parce qu'il pense, avec l'école d'Antioche, que la terre est plane et que le monde est semblable au tabernacle élevé par Moïse sur l'ordre de Dieu dans le désert du Sinaï. Il nie par conséquent l'existence des antipodes[4]. Le moine égyptien est un auteur peu connu

[1] C'est de Cosmas Indicopleuste que parle Photius, *Bibliotheca*, *Codex* XXXVI, Migne, *Patr. gr.*, t. CIII, col. 68-69. Photius mentionne son livre sous le faux titre d'*Octateuque* et ignore le nom de l'auteur, mais il l'analyse assez bien et lui reproche avec raison son mauvais style et sa crédulité extrême.

[2] L'auteur qu'il cite le plus est Sévérien de Gabales, ce qui, joint aux applications outrées qu'il fait du sens littéral, nous a porté à le ranger parmi les adeptes de l'école d'Antioche. — Dans le livre X, col. 433, il cite un Hexaméron de Philon de Carpathe, aujourd'hui perdu.

[3] Cosmas, *Topographia Christ.*, l. VIII, Migne, *Patr. gr.*, t. LXXXVIII, col. 396.

[4] Cosmas, *ibid.*, l. I, col. 65. Quelques Pères ont nié l'existence des antipodes, mais sans s'appuyer sur l'Écriture. Voir Lactance, *Inst. div.*, l. III, c. XXIV, t. VI, col. 425 et les notes, *ibid.*, et 953; S. Augustin, *De Civ. Dei*, XVI, 9, t. XLI, col. 487; Procope de Gaza, *Comm. in Gen.*, I,